

Transition écologique : accélérer ou ralentir ?

Emeline De Bouver est docteure en sociologie politique, auteure du livre *Moins de biens, plus de liens*. Pour cette chercheuse sur le renouveau de l'engagement militant, la transition écologique nous invite à transformer à la fois nos modes de vie, notre culture, nos relations et le système politico-économique. Tout en ralentissant. Une gageure ?

Le terme « transition » est très en vogue actuellement. On y accole divers adjectifs : transition écologique, sociale, énergétique, intérieure... Mais qu'entend-on par là ?

Emeline De Bouver : Il y a en effet plein d'usages du mot « transition ». La transition peut être vue comme un ensemble d'initiatives citoyennes, comme la réponse à une société qui s'effondre, comme un cheminement ou encore comme un projet de société à visée écologique. Ces différentes dimensions peuvent être reliées les unes aux autres. La conception la plus



« Il faut pouvoir accepter nos imperfections »

courante, ce sont toutes ces **initiatives citoyennes**, dont l'objectif est de rassembler les habitant-es d'un territoire pour trouver des solutions aux crises écologiques et sociales actuelles, par la créativité et l'action collective locale. On en rencontre de plus en plus dans nos villes et villages : des jardins collectifs, des monnaies alternatives, des systèmes d'échange de biens ou de services... L'écologie et la convivialité y sont centrales, même si il peut y avoir d'autres tonalités. Ce concept a été développé par Rob Hopkins (voir interview p.9 et outils p.22-23), puis popularisé - et raccourci - par le célèbre documentaire *Demain*. Au cœur de cette transition, il y a l'invitation à sortir de notre dépendance au pétrole - qui est de plus en plus rare et dont la consommation accélère les changements climatiques - et à inventer très concrètement et positivement d'autres possibles.

Il y a aussi la transition vue comme réponse à un possible effondrement de nos sociétés...

Oui, une autre façon de comprendre et traduire la transition, ce sont toutes ces personnes qui se préparent d'ores et déjà à **un effondrement** de nos sociétés thermo-industrielles, qui serait le résultat inéluctable de la conjonction des « crises » actuelles : l'épuisement des ressources énergétiques, la crise de la dette, les changements climatiques, l'effondrement de la biodiversité et

des écosystèmes, l'augmentation des inégalités, etc. Face à cette perspective, diverses postures peuvent être adoptées. Il y a le « survivaliste » qui va se préparer en faisant des réserves et en acquérant les compétences pratiques qui lui permettront de répondre à toute rupture de normalité. Mais d'autres choisissent de se préparer collectivement en mettant en place des réseaux d'entraide et de solidarité.

La transition écologique, c'est un projet de société ou un projet individuel de changer son rapport au monde ?

Pour certain-es, la transition c'est d'abord **un cheminement**, des étapes vers demain plutôt que le Grand Soir, la révolution. C'est un chemin sur lequel on transite, quitte à ne pas toujours définir précisément quelle est la destination. C'est un processus qui fait la part belle aux techniques d'intelligence collective et de gouvernance partagée.

Mais dans d'autres milieux, quand on parle de transition, on va surtout se demander vers quel **projet de société** nous voulons transiter, qui prenne en compte l'environnement et l'écologie. Que voulons-nous atteindre ? On peut retrouver là les bases d'un militantisme plus classique.

D'autres encore voient la transition surtout comme **une manière de vivre** plus écologique, par la simplicité volontaire, la sobriété heureuse, le zéro déchet... Une manière de mettre en cohérence nos valeurs et nos quotidiens, d'incarner et de diffuser une culture écologique.

Enfin, un autre accent qui peut être mis derrière la transition, c'est ce qu'on appelle la **transition intérieure**. S'engager pour la transition, c'est alors se préoccuper de changer notre imaginaire, changer de culture, se questionner sur nos représentations de la nature, sur notre idée d'une vie réussie, questionner notre rapport au temps, au travail...

Toutes les personnes engagées dans la transition ont-elles la même vision du changement nécessaire ?

Non. J'ai identifié chez les acteurs et actrices de la transition quatre visions différentes du changement social - il y en a certainement beaucoup plus - qui participent toutes de l'engagement. Chaque type de transformation pose des questions particulières (voir encadré ci-contre).

Pour certain-es la transition devra d'abord passer par une **transformation culturelle** de nos imaginaires et de nos représentations.

Pour d'autres, la transition passera nécessairement par une **transformation structurelle**. Pour ces personnes, le problème est systémique et se résoudra par une transformation des institutions et du système politico-économique.

Pour un troisième ensemble de transitionneurs, la transition doit surtout passer par une **transformation de nos modes de vie**. L'accent est mis sur l'impact désastreux de nos gestes quotidiens mais aussi des techniques que nous utilisons.

Enfin, d'autres encore pensent que la priorité réside dans une **transformation relationnelle**. Le problème actuel principal est, pour elles et eux, l'individualisme. Il s'agit donc en priorité de retisser des liens, de recréer du vivre ensemble.

Il faudrait agir à la fois sur la transformation de nos modes de vie, de notre culture, de nos relations et du système politico-économique. Comment ne pas s'épuiser ?

C'est compliqué car à la fois il faudrait un peu de tout ça, et à la fois on ne nous demande pas de tout faire, puisque l'un des problèmes, un des freins culturels aujourd'hui, c'est notamment le fait que nous vivons dans une société du toujours plus. On a l'impression qu'il n'y a aucune limite, qu'on peut tout faire et qu'on n'en fait jamais assez. On a tellement de difficultés à accepter que notre temps soit limité. On a cette soif de tout embrasser, on veut être de tous les combats, être cohérent-e partout, en tout et tout le temps. Mais c'est impossible. Arrêter, faire un pas de côté est souvent associé au désengagement. Or c'est indispensable ! La transition écologique nous invite aussi à en faire moins, à réduire, ralentir, désencombrer, faire le vide, aller vers la simplicité. Car tant les personnes que l'environnement sont malades de l'accélération.

Comment dans nos vies et dans nos collectifs donner une place à cette limite, sans la voir comme une contrainte, un échec mais comme une composante d'un engagement durable ? Nous devons pouvoir sortir de cette frénésie qui nous empêche d'avoir des moments d'arrêt pour penser et écouter les réels besoins auxquels nous devons répondre. On ne va pas devenir une flaque

si on s'arrête. Il faut pouvoir accepter nos imperfections. Ma proposition serait d'articuler l'action et le retrait, l'engagement et le ressourcement. Y compris dans nos organisations.

Vous prônez une réconciliation de ces différentes visions, de ces différents types d'engagements...

Ma proposition serait en effet de développer une vision globale des défis qui nous attendent. Le défi écologique n'est pas uniquement une invitation à changer nos comportements de consommation au quotidien, c'est aussi un défi politique, relationnel, intérieur et culturel. Mais comme on ne peut pas chacun-e tout faire, l'idée serait de se diviser le travail, de s'investir davantage dans certains domaines tout en valorisant les formes d'engagements autres que les siens. On entend souvent des oppositions binaires et accusatrices du type « celles qui passent leur temps à faire des petits gestes écologiques n'ont rien compris, ça ne changera pas le monde » ou au contraire « ceux qui sont dans toutes les manif's mais ne se sont pas changés eux-mêmes ne font que projeter leur colère sur le monde et n'ont rien compris ». C'est contre-productif. Soutenons plutôt une proposition plurielle des modes d'engagement dans la transition.

Comment concilier l'urgence écologique et le temps long de l'éducation et du changement social ?

Il est urgent de prendre le temps. Le changement culturel, tout comme l'éducation, ça prend du temps. Vouloir une transformation rapide risque de nous faire retomber dans les (dys)fonctionnements déjà à l'œuvre aujourd'hui. Et en même temps, il est urgent d'agir. La transition nous envoie de nombreuses injonctions contradictoires : il faudrait aller vite mais ralentir, accepter la situation mais rester critique, avoir de la volonté mais lâcher prise, militer mais méditer... Mon invitation est de transiter en effectuant des allers-retours, pour trouver un équilibre de toute façon imparfait.

Propos recueillis par Christophe DUBOIS

4 types de transformations pour la transition

Transformation intérieure et culturelle



- De quel humain la transition a-t-elle besoin ?
- Quelle vision de nous-même ?
Quel équilibre entre des dimensions d'autonomie, liberté, autosuffisance et celles de limite, contrainte, finitude, vulnérabilité ?
- Quel imaginaire de la transition ?
- Quelle représentation de la vie réussie et de la prospérité ?

Transformation de nos modes de vie



- Quelles pratiques pour la transition ?
- De quelles innovations technologiques avons-nous besoin ?
- Quels modes de vies développer ?
- Quelles habitudes désapprendre ?
- Comment vivre différemment ?

Transformation relationnelle



- Quelles interactions favorisent la transition ?
- Quels réseaux de solidarités recréer ?
- Comment apprendre la convivialité ?
- Comment propager/transmettre la transition ?
- La transition pour qui ?

Transformation structurelle



- Quelles étapes pour sortir du système actuel ?
- Quelles mobilisations sont nécessaires ?
- Quels objectifs politiques ? Quelles revendications ?
- Quelle démocratie, quelles institutions ?